

Reportage

Libye : nouvelles de Misrata assiégée

lundi 11 avril 2011, par [Correspondant\(es\)](#) (Date de rédaction antérieure : 1er avril 2011).

Reportage publié sur le site « Se retrouver » (setrouver.wordpress.com)

Sommaire

- [Dispositions des Forces](#)
- [Le quotidien à Misrata](#)

Nous sommes à Misrata depuis deux jours. Nous écrivons depuis le seul point internet de la ville, organisés avec les moyens du bord. Mis à part une personne d Al Jazeera présente en permanence, une seule équipe de CNN a passé deux jours sur place, sûrement parce qu' il n est pas facile d'accéder à la ville et que la situation est dangereuse. Pourtant, d'après ce qu'on nous a dit à plusieurs reprises, la présence de quelques journalistes en ville avait chaque fois poussé les Kadhafistes à freiner leurs bombardements .

Dispositions des Forces

Ici, les combats durent depuis cinq semaines. Le gros des forces est disposé à une vingtaine de kilomètres à la ronde, au-delà des deux portes de la ville, à l'ouest, dans la ville de Zlitan et au Sud, dans les villes de Tamina et Jioda. Depuis ces positions, les troupes loyalistes contrôlent tous les accès au sol de Misrata, et l'ensemble de la ville est a portée de leur tirs d'artillerie lourde. Pour l'heure, la mer constitue la seule voie d'accès vers la ville assiégée, le port Quasr Hamad est tenu par les shebabs et les côtes plus ou moins surveillées par les forces de la coalition. Dans la nuit du 28 au 29 mars, les forces de Kadhafi y ont tenté une incursion par les eaux avec une dizaine de barges de transport de troupes, appuyées par trois bateaux habituellement dédiés a la gestion de l'immigration clandestine, reconvertis pour l'occasion, maintenant que la flotte de Kadhafi a ete réduite à néant par l'OTAN. La centaine d'hommes, non soutenue par des bombardements, comptait visiblement sur l'effet de surprise et a été repoussée au large par les tirs de RPG et de Minta des insurgés. Le lendemain, l'artillerie des forces loyalistes a bombardé pendant six heures le quartier de la zone portuaire, les habitants ont pu fuir dès les premières salves et une dizaine de maisons ont été touchées.

Les forces kadhafistes tiennent également la rue principale de Misrata, Tripoli street, un axe nord-sud sur la moitié nord de la ville. La prise de ce boulevard, il y a environ deux semaines, s'est faite avec l'incursion d'environ sept cent hommes et d'une quarantaine de blindés. Les habitants se sont défendus avec ce qu'ils avaient, c'est-à-dire pas grand chose, des pierres, quelques armes légères et beaucoup de cocktails molotov. La ville n'est pas tombée, mais la prise de cet axe est une victoire stratégique : c'était l'équivalent de la corniche de Benghazi. C'est la que convergiaient les grosses

marches et manifestations. Cette nouvelle disposition des forces loyalistes a pour effet d'empêcher effectivement les rassemblements, l'organisation autant que la visibilité de l'opposition. Depuis, les tanks y tiennent position, notamment aux abords d'un des gros supermarchés de la ville, qui pourrait encore pourvoir en nourriture et à proximité de l'ancien hôpital Bouchahal partiellement détruit, qui contient encore du matériel et des médicaments. Des centaines de snipers sont répartis sur toute la longueur de la rue, dans les nombreux buildings surplombant toute la zone, de façon à couvrir mutuellement leurs positions et celle des blindés.

En plus de l'avantage conféré par leur position sur les toits, les tireurs sont armés de fusils longue portée, disposent d'optiques puissantes et de vision infrarouge pour certains. La précision des impacts de balles, localisés quasi exclusivement à la tête, à la nuque ou à l'abdomen des passants abattus aléatoirement dans la zone ces deux dernières semaines laisse peu de doute sur leur professionnalisme. Ceux qui ont été capturés sont venus père-mère d'Italie, de Colombie, de Grèce ou de Serbie dans les dernières semaines, moyennant des salaires quotidiens allant jusqu'à 9000 dinars. Certains disent être « dans le métier » depuis plus de quinze ans. La semaine dernière 150 personnes ont été abattues sur Tripoli Street. La population civile a strictement déserté cette artère. Les femmes, les enfants et les vieux de la zone alentour sont retranchés dans des quartiers à l'architecture plus tordue, plus facile à défendre.

Le centre de la ville se situe à l'intersection entre Tripoli Street et Benghazi Street. De ce carrefour à la porte de Misrata, les différentes positions se répartissent sur dix kilomètres, traversés par cinq couronnes qui encerclent le cœur de la ville. Chacune des intersections sur Tripoli Street est un point stratégique car ces ceintures sont une possibilité pour les blindés d'opérer des percées dans les quartiers adjacents. Nous les avons traversées pour approcher le cœur de la première, aux abords de l'intersection entre Tripoli Street et Benghazi Street. Une odeur de brûlé embaume le centre de la ville. La progression en voiture à travers les rues dévastées aux façades bombardées, se fait à grande vitesse, en prenant les ronds points à l'envers, zigzaguant entre les barricades de fortune, les voitures et les tanks calcinés. Une fois sortis de ces grands axes, nous trouvons des zones d'habitations plus ou moins vides, aux rues étroites et labyrinthiques. A cet endroit, la guerre prend la forme d'une guerrilla urbaine. Quelques hommes de tous âges restent à trainer là. Les shebabs sont rassemblés sur plusieurs points dans cette zone. Pour y circuler à pied, sans être à découvert, des passages sont ménagés à travers les murs des jardins et des maisons. Les deux partis sont à portée de tirs et se harcèlent continuellement, parfois seuls quelques dizaines de mètres dans une ruelle séparent les positions, ce qui rend impossible les bombardements. Même si les immeubles où sont postés les tireurs sont connus, ceux-ci se déplacent à l'intérieur et les atteindre précisément reste difficile, à l'inverse les immeubles sont par endroits relativement retranchés et leur immobilité les fragilise. Tenir une position suffisamment longtemps -par exemple pour couper le ravitaillement des tireurs- est impossible. La seule tactique véritablement efficace contre les snipers jusqu'à présent semble avoir été l'action de quelques shebabs kamikazes forçant le passage jusqu'à un immeuble et explosant les premiers étages à coup de bouteilles de gaz. Les snipers, coupés de leurs forces à terre, ont été forcés de descendre et ont été récupérés par les shebabs. Au regard de la détermination de la population, la victoire à cet endroit est une affaire de temps, ou simplement de quelques armes plus efficaces.

Ici, plus encore qu'ailleurs, il semble y avoir peu d'armes entre les mains des shebabs, ceux que nous avons rejoints avaient quelques M16 sur des pick up, un ou deux RPG et quelques kalachnikovs, des FN, des 22 long rifles et des cocktails Molotov, couteaux, serpentes, canif. Cela s'explique d'abord par la situation de siège dans laquelle s'est vite trouvée la ville. Ensuite, à Misrata, il n'y a eu ni assaut ni pillage de la Katiba qui, ailleurs, ont fournis aux rebelles la quasi totalité de leurs armes et munitions. Ici, une fraction des forces militaires a rejoint le parti de l'insurrection alors que l'autre conservait le contrôle de la caserne et restait fidèle à Kadhafi. Nous

avons vu aujourd'hui des stocks de munitions récupérés lors d'une avancée des rebelles. Les shebabs qui nous les montraient n'avaient jamais vu une partie de ces munitions et n'ont pas les armes pour les utiliser. Elles semblaient neuves et fraîchement conditionnées, en provenance d'Israël et de Russie.

On nous assure que 99 pour cent de la population à Misrata est contre Kadhafi et que le reste sont des « faibles » qui ont rejoint les forces loyalistes pour l'argent. En tout cas, les mercenaires ont l'air très nombreux, certains seraient récemment venus de Syrte pour renforcer les effectifs kadhafistes. On sait qu'ils viennent aussi du Tchad et du Mali. Il y a pas mal de rumeurs sur ces mercenaires. Beaucoup spéculent sur leurs salaires, par exemple, pour la prise de Tripoli Street, chacun d'entre eux aurait reçu 300 000 dinars, avec pour simple consigne de « nettoyer » Misrata. Les petits packages vodka, viagra et capotes trouvés sur certains à l'hôpital seraient une pratique courante. La trentaine de ceux qui ont fait une virée hier dans un quartier adjacent à la route principale - qui relie Misrata à Tripoli et à Benghazi - ne parlait pas arabe. Application de la phrase de Kadhafi au début du conflit 'zenga zenga dar dar' ('Rue par rue, pièce par pièce') : fouille des maisons, exécution sommaire de sept personnes, sans distinction particulière, vol d'argent et d'objets de valeur, braquage des voitures du quartier pour transporter les corps, pratique courante depuis le début de la guerre qui rend difficile le décompte des victimes. En plus de ne pas laisser de traces, les forces —loyalistes utilisent parfois les corps, pour mettre en scène à la télévision nationale de supposés massacres des insurgés ou de l'OTAN.

Le quotidien à Misrata

Tous les gros axes partant du centre-ville sont barrés par des checkpoints improvisés. Par endroits, la progression des véhicules doit se faire en sinuant entre des monticules de sables dans lesquels sont plantés quelques cocktails Molotovs et les nombreux pneus, matelas et couvertures étendues sur le sol imbibés d'essence et prêts à être allumés.

De nombreux réfugiés vivent dans des camps dans la zone industrielle du port qui a stoppé toute activité depuis le début de cette guerre. Ici, s'entassent dans des tentes fournies par le croissant rouge, étendues sur 2 kilomètres, environ 3000 égyptiens et 800 africains. Ils viennent du centre de Misrata et n'ont pas fui au moment des premières évacuations des étrangers. L'impossibilité de communiquer avec leur pays, le fait qu'ils soient nombreux à être entrés illégalement en Libye et la difficulté de circuler par la mer et la route rend quasi impossible leur retour dans leur pays.

La communication à Misrata est un vrai problème, le réseau internet est très limité et tous les téléphones sont coupés. Il semble y avoir peu d'alternative mis à part risquer sa vie en transmettant un message d'un endroit à un autre. A chaque nouvelle salve de bombardement ou incursion, les minarets relaient de quartier en quartier des 'allah akbar', un moyen de se prévenir autant qu'une manière de se donner de la force. La télévision et la radio sont deux autres moyens d'obtenir des informations. En ce qui concerne la télévision, il y a deux points de vue, qui sont devenus des ressources essentielles au sein de cette guerre. Le premier est celui de la chaîne nationale où des mises en scènes mensongères se succèdent à chaque JT. Hier encore, une cinquantaine de pro-Kadhafi venus de Tripoli, manifestaient leur joie dans Tripoli Street pour mimer la reprise de la ville. L'image s'arrêtait à chaque fois qu'elle pouvait rendre visible qu'ils étaient seulement aux portes de la ville. Les forces loyalistes ont aussi procédé à des enlèvements nocturnes à partir d'une liste noire. Ils ont emmené des hommes à Tripoli, les ont tabassés et, devant les caméras, les ont fait invoquer le retour à l'ordre kadhafiste. Ils travaillent aussi à la fabrication de la figure de l'ennemi, en filmant essentiellement des hommes barbus pour plaquer l'image menaçante d'Al Qaida sur les shebabs. A l'inverse, Al-Jazeera et Al-arabiya diffusent des images et informent de l'avancée des

rebelles, de leur prise de prisonniers et montrent leur détermination. Elles ont aussi diffusé le témoignage d'une femme de Benghazi, violée par des mercenaires, qui devait falsifier les faits devant les cameras nationales et occidentales. Mais, bousculée et empêchée, elle réussit à dire ce qu'elle a réellement vécu. Les journalistes des quotidiens locaux sont toujours sur place mais n'ont plus de presse pour imprimer leur papier. Pour la radio, à Misrata, une première émission diffuse des programmes sur la situation plus générale en Libye. Une autre émission locale informe notamment sur les besoins de la population et les positions des forces loyalistes. Voici un de leur communiqué :

'Avertissement aux mercenaires

Nous sommes les rebelles du 17 février, combattant pour la révolution pour libérer la Libye et liquider le régime de Kadhafi. Nous appelons les mercenaires, qui ont été payés pour tuer le peuple libyen, à déposer leurs armes ou à s'enfuir pour sauver leurs âmes et arrêter le bain de sang. Et si vous ne le faites pas, vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous-mêmes. Le peuple libyen ne vous oubliera pas et vous mourrez ou serez fait prisonniers'.

La moitié de la ville n'est plus pourvue en eau et en électricité, particulièrement le centre de la ville. L'eau étant puisée directement dans les nappes phréatiques, le circuit nécessite l'électricité pour être alimenté. La population se cotise pour acheter des camions d'eau à une usine proche afin de ravitailler les zones coupées. Un chargement d'eau coûte 35 dinars par camion.

L'hôpital principal de Misrata, Bouchahal, a été la cible de bombardements à deux reprises. Après ces attaques, le système médical de la ville a dû être réorganisé sur plusieurs lieux différents : des dépôts de médicaments, deux petits hôpitaux du croissant rouge et une clinique privée et deux dispensaires qui ont été réquisitionnés et transformés dans la mesure du possible en hôpital. Nous avons pu nous rendre à deux de ces endroits. Avant la révolution, le système de santé était déjà précaire et dépendait largement de la Tunisie et de l'Égypte. Par ailleurs, les informations qui suivent sont limitées car les forces loyalistes utilisent toutes les données disponibles pour ajuster leurs attaques. Or, les cibles sont autant des maisons que des lieux qui rendent possible une organisation collective matérielle et spirituelle : les hôpitaux, les écoles, les mosquées etc.

De façon générale, il manque de personnel, de places pour les blessés et de moyens (médicaments, matériel médical et des docteurs spécialisés notamment dans les fractures du crâne et au visage). En dépit des promesses de la communauté internationale, la population locale s'organise essentiellement sur ses propres moyens. Dans une des cliniques improvisées, douze docteurs et quatre infirmières y travaillent. Ce ne sont pas tous des professionnels, certains sont encore étudiants. L'ensemble du personnel est originaire de Misrata ou ses environs. Le personnel médical est occupé quasiment 24 heures sur 24. Ils s'occupent autant du soin des blessés, que de la préparation funèbre des morts ou de l'acheminement de la nourriture, des vêtements et des médicaments aux endroits nécessaires. Dans cette clinique, vingt lits sont disponibles. Tous les couloirs et recoins sont utilisés. Le manque de place et l'exposition de ces lieux en cas d'attaque des forces loyalistes incitent le personnel médical à ne garder au sein de la clinique seulement les blessés très graves ou ceux arrivés le jour même. Ce qui multiplie la nécessité des trajets du personnel médical avec des voitures de civils.

Depuis le début de la révolution, une des petites cliniques a vu passer 1200 blessés aux dires d'un médecin. Quand ce ne sont pas des blessés par balles, les éclats d'obus produisent des fractures au visage et sur différentes parties du corps, arrachent des membres, crèvent les yeux. Quant aux femmes exposées aux attaques des forces loyalistes, pour celles qui ne meurent pas, elles sont victimes d'éclats d'obus, étant donné qu'elles restent principalement au sein des bâtiments.

Les ambulances de la clinique sont aussi attaquées, même quand elles viennent chercher les corps blessés ou morts. A Tripoli street, les morts sont laissés sur place parce que les ambulances ne peuvent pas y accéder. Les ambulances étant aussi utilisées par les forces de Kadhafi pour circuler dans la ville et tirer sur la population, la clinique n'utilise que les véhicules du Croissant Rouge pour se distinguer des autres et ne pas se confondre avec l'ennemi. La clinique ne peut pas communiquer avec les deux autres centres médicaux mais les trois ambulances dont elles disposent le peuvent entre elles.

En ce qui concerne la nourriture, on nous dit que les oignons sont devenus plus chers que l'or. La rareté des denrées a produit une inflation importante : un demi-dinar en vaut désormais cinq. Pourtant, la règle ne semble pas être le marché noir. Toutes les familles et les immigrés peuvent trouver à se nourrir gratuitement en se rendant à des points de stockage répartis dans la ville qui concentrent les produits de premières nécessités. Ils se nourrissent aussi beaucoup à base de pain qu'ils fabriquent eux-mêmes. A la clinique, la cuisine, très petite, ne permet pas de préparer les repas pour tous. C'est principalement des sandwichs préparés par des familles qui nourrissent les blessés.

Il n'y a pas d'illusions en ce qui concerne les promesses de la communauté internationale. La no-fly zone ne signifie pas grand chose pour la population de Misrata. Pourtant, ils affirment que, dans cette guerre asymétrique, l'appui de forces militaires étrangères est une nécessité. Il n'en reste que cette —guerre demeure la leur, et que s'ils peuvent nous promettre beaucoup de pétrole, d'emplois haut placés, de beaux appartements, ils ne négocieront pas la fin de la révolution. C'est pourquoi, les seuls discours misérabilistes qu'on entend sont stratégiques. On les entend à chaque fois qu'on s'adresse à nous en tant que relai médiatique avec l'occident.

Depuis notre arrivée en Libye, et particulièrement depuis notre arrivée dans Misrata, la peur est très peu visible. A chaque moment où nous circulons dans des endroits plus exposés ou lors de bombardement, 'allah akbar' résonne comme un cri de guerre. L'Islam fait communauté. La prière, les chants et la fraternité paraissent plus chargés que d'ordinaire. Les salons des maisons servent aux proches, amis et voisins à se retrouver et se donner des nouvelles de la journée. Les femmes sont peu visibles dans cette guerre. Les seules qui semblent activement y prendre part sont les infirmières. Pour les autres, l'orgueil à offrir des vêtements propres, à préparer impeccablement les lits et les repas pour ceux qui ont perdu leur maison apparaît, au sein de cette guerre, comme un mépris de la misère qu'une telle situation pourrait impliquer. Même au plus près de la mort, l'honneur est de mise. Quant aux bandes de shebab, qui tiennent des positions à l'endroit de la guérilla urbaine, ils vivent dans des abris aménagés pour l'occasion dans les maisons, dorment, mangent et combattent ensemble tous les jours. Ils sont devenus des frères. Quand nous avons quitté ceux qui ont fait le trajet avec nous, ils nous assuraient vouloir vivre ici ou y mourir.

P.-S.

* Paru sur le site Se retrouver :

<http://setrouver.wordpress.com/2011/04/01/nouvelles-de-misrata-assiegee/>